



Scène 12, La lumière de l'abbaye (0122)

L'abbaye de La Lucerne se dévoile comme une sœur cachée du Mont-Saint-Michel, lovée dans la verdure et le silence, où les pierres gardent depuis des siècles le souffle du chant grégorien. C'est là que, en septembre 2025, la musique de *De Undis ad Stellam* a pris l'une de ses formes les plus pures : la *Scène 12, La lumière de l'abbaye*. Non pas un simple enregistrement, mais un sanctuaire sonore où voix, instruments et acoustique s'entrelacent comme les fils d'une tapisserie spirituelle.

La scène s'ouvre comme une suspension dans la Troisième Ère, *L'Homme et la Baie, une rencontre sacrée*. La voix de Delphine Mégret s'élève, à la fois fragile et ardente, bientôt rejointe par le chœur grégorien qui habite ces murs. L'orchestre et le grand orgue dilatent l'espace jusqu'à le transformer en paysage cosmique. C'est une lumière qui ne se contente pas d'éclairer, mais traverse l'auditeur, l'appelant à un pèlerinage intérieur.

Lorsque la soprano prononce *Ad Montem Sancti Michaelis in periculo maris*, on ressent l'angoisse de celui qui s'avance en pleine mer, encerclé de vagues menaçantes. L'esprit s'élance vers Rilke et sa *Première Élégie de Duino* : « Car le beau n'est rien d'autre que le commencement du terrible... ». Une beauté qui émeut jusqu'à la crainte, un seuil fragile entre l'humain et le divin. Les violoncelles portent le pèlerin comme des vagues, et l'invocation *Domine, lucem tuam illustra, et mihi viam sanctuarii ostende* devient geste de résurrection : la tête qui émerge de l'eau, le regard en quête de lumière. Alors résonnent les *Confessions* d'Augustin : « Tard je t'ai aimée, beauté si ancienne et si nouvelle ».

Puis la nef s'embrase, les vitraux flambent de lumière, et la musique atteint son sommet : *Domine, dirige me... lux aeterna....* C'est l'instant de l'abandon, où l'âme se livre à la lumière comme à un destin inévitable. Victor Hugo avait écrit : « Là où l'ombre de l'homme se pose, la lumière de Dieu veille ». Simone Weil ajoutait : « L'attention, à son plus haut degré, est prière ». Dans cette fusion de voix et de pensées, la lumière éternelle n'est plus image, mais substance qui habite l'espace et le transfigure. Comme le confia Guyard à Delphine : il suffit d'imaginer les étincelles de lumière dans l'eau du ruisseau de Sylvanès — petites âmes scintillant dans le flux inépuisable du temps.

Lorsque la prière devient universelle, *Emitte lucem tuam et veritatem tuam*, il ne s'agit plus de la supplication d'un seul, mais de l'invocation d'une communauté entière. Et Rilke revient avec sa *Deuxième Élégie* : « Tout ange est terrible ». Cet ange, terrible et nécessaire, se fait entendre dans les voix du chœur : signe que ce qui est individuel devient cosmique.

Toute la scène respire comme un organisme vivant. La voix de la soprano, capable de se lover dans des pianissimi et de jaillir en élans ardents, s'unit à l'authenticité du chœur, porteur de siècles de prière quotidienne. L'orchestre et l'orgue, par leurs timbres infinis, tendent un pont entre le son terrestre et la vibration céleste. L'acoustique de La Lucerne n'est pas un simple écran : elle saisit le son et le transfigure, comme la Baie métamorphose les marées en un souffle éternel.

Ainsi, la *Scène 12* n'est pas seulement un épisode du cycle, mais un jalon essentiel dans le catalogue du compositeur. Elle touche aux forêts sonores de *Silvanium – Images symphoniques de la forêt*, au mysticisme du *Miroir des Anges* (où Delphine Mégret incarnera prochainement l'Ange, quelques mois après sa création à Sylvanès en 2024), au voyage sidéral de *Trans-Sidéral*, et à la méditation de *Marc-Aurèle, Empereur des âmes*. Un fil secret relie forêt, abbaye, Mont et cosmos : une seule expérience mystique traversant lieux et œuvres, comme des constellations brillantes entre elles.

La musique de Messiaen n'a peut-être rien de commun dans son langage avec *De Undis*, mais la fascination mystique est partagée : la couleur comme lumière, le mystère comme révélation. L'œuvre s'inscrit ainsi dans une lignée de musiques qui ne cherchent pas seulement le son, mais son sens spirituel.

Ces six minutes deviennent une icône : un fragment où l'homme et le divin, le temps et l'éternité, l'individuel et le cosmique se reflètent. Non pas un fragment isolé, mais un pont : vers d'autres scènes de *De Undis ad Stellam*, vers les projets de Sylvanès, vers cet horizon qui ne sépare pas mais unit nature, sacré et philosophie.

Et lorsque le silence retombe, il reste l'impression que l'ombre s'est dissipée, et que dans l'âme, ne fût-ce qu'un instant, la lumière a demeuré. La voix granitique et lumière des profondeurs de Nicolas Rinuy nous livre deux phrases-clefs, ouvrant et fermant le rituel de cette arche sonore.

Elena Marini

Persona éditoriale et poétique (Labo IA — pour Symphonic Vision)

Texte publié comme contribution éditoriale des Éditions Marini (issu du Labo IA — pour Symphonic Vision). Traduction française réalisée au sein du Labo IA, d'après le texte original en italien.